

Au-dessous du hameau de Malval, les vendangeurs venaient de donner les derniers coups de sécateur. Les grappes récoltées n'étaient pas aussi belles que celles des années précédentes à cause du printemps humide et d'un mois d'août perturbé par de violents orages. Depuis plusieurs semaines, les vigneronns avaient compris que le millésime 1992 ne resterait pas dans les mémoires. Toutefois, ils étaient convaincus que le Beaujolais nouveau obtiendrait, dès le troisième jeudi de novembre, les habituelles louanges jusque dans les cabarets parisiens les plus renommés. Des louanges un peu exagérées, souvent.

Les vignes n'étaient jamais montées jusqu'à Malval. Elles n'auraient jamais pu pousser dans cette zone de montagne. Les vieilles chroniques attestaient que, au Moyen Âge, des villageois avaient tenté de l'y introduire, étant donné que tous les paysans de la Bourgogne du Sud faisaient leur vin, à cette époque. Mais cela avait été en pure perte.

Depuis la fin de l'automne jusqu'au début du printemps, pendant que la pluie tombait sur les ceps, c'était la neige qui recouvrait ce hameau et la campagne pentue qui l'entoure. De mémoire d'homme, la limite n'avait pas changé. Ceux qui vivaient là-haut étaient les fils et les filles des fermiers qui étaient nés, avaient vécu et étaient morts sur leur domaine de landes et de forêts qu'ils n'avaient jamais quitté.

Beaucoup de jeunes étaient partis. Les hommes qui restaient sur la ferme de leur père allaient prendre épouse dans des villages plus haut perchés encore, à Ouroux ou à Monsols. Toutefois, au fil des générations, les jeunes femmes avaient fini par ne plus vouloir entendre parler de Malval. Sans femmes, les hommes avaient fui le hameau. Bientôt, en cette fin du XX^e siècle, il n'y aurait plus de fermiers, donc plus d'enfants. Les quelques jeunes qui vivaient encore là-haut n'osaient pas dire d'où ils venaient. Lorsque les garçons rencontraient les filles de Belleville ou de Villefranche dans les discothèques de la région, ils n'avaient plus jamais qu'ils vivaient chez leurs parents dans ce coin perdu.

Ce qui n'empêchait pas le site d'être magnifique. Depuis la lisière des prés échanrés par un modeste ruisseau qui devenait un torrent impétueux lorsque les orages d'été s'abattaient, le regard plongeait dans la vallée de la Saône. La rivière s'étirait nonchalamment vers le sud en laissant apparaître ici et là des hameaux aux toits de tuiles rousses et des villages regroupés autour des églises à un ou deux clochers. À l'horizon, la chaîne des Alpes semblait toute proche lorsque le temps était sec, avec en son milieu, la tête parfois dans les nuages, le majestueux mont Blanc.

C'était là que Georges Brouilly vivait depuis toujours avec son épouse, Marie. Pas un instant il n'avait songé à quitter la maison que ses parents lui avaient léguée. Il s'agissait d'une robuste ferme dont les murs en pierre étaient si épais que, même en plein mois de juillet, dans la chaleur torride, il y faisait bon. En hiver, lorsqu'il gelait à pierre fendre, les bûches qui brûlaient toute la journée et une partie de la nuit suffisaient à maintenir une douce chaleur dans le grand salon-salle à manger et la cuisine qui composaient le rez-de-chaussée. À l'étage, les quatre chambres étaient bien plus fraîches

lorsqu'il faisait très froid, parce que les ancêtres de la famille avaient toujours su que cette température était meilleure pour la santé. Depuis deux siècles et demi que cette maison était là, les occupants successifs s'étaient accommodés de ces conditions hivernales, même si beaucoup d'entre eux avaient été obligés de gratter la glace collée à l'intérieur de vitres au petit matin des journées glaciales de janvier et de février.

À la belle saison, la ferme était radieuse. Sur la façade principale exposée au sud se prélassaient et parfois virevoltaient des lézards qui se cachaient à la moindre alerte dans les minuscules interstices creusés entre les pierres ocre. Les volets blancs qui protégeaient les six fenêtres restaient le plus souvent fermés lorsqu'il faisait trop chaud. Le soleil brûlait le centre de la cour recouverte de sable beige, alors que ses flancs restaient sous l'ombre bienfaisante du grand tilleul du côté de l'ancienne écurie et du cerisier presque centenaire qui s'élevait au début du petit chemin qui menait à la grange.

C'était entre les murs de cette solide bâtisse que Georges était venu au monde et qu'il avait vécu, entouré des siens. S'il n'avait pas dû les laisser pendant vingt-huit mois contre sa volonté lors de la guerre d'Algérie qu'il avait passée dans les montagnes des Aurès, il n'aurait jamais quitté sa maison entourée des bois et des terres sauvages.

Marie, elle, était née à Avenas, non loin, au bout de la route forestière. Quand elle était arrivée à Malval, elle s'y était tout de suite sentie très bien; le paysage était joli, les quelques voisins, gentils bien qu'un peu rustres et Georges, le plus agréable des compagnons.

Leurs trois enfants n'étaient pas nés à la ferme comme cela aurait été le cas s'ils étaient venus au monde dans les années 1950, à l'époque où Suzanne Gauthier, sage-femme en même temps que fermière, présidait à

la naissance de tous les bébés de la région. Marie n'aurait pas vu d'inconvénient à accoucher dans son lit. Mais, pour Georges, il n'en avait jamais été question. C'était ainsi que Mathieu, le fils aîné, puis Antoine et enfin Delphine, leur petite sœur, avaient vu tous les trois le jour à l'hôpital de Villefranche.

Un peu plus tard, comme il n'y avait pas d'école au hameau de Malval, les gamins avaient fréquenté l'école communale de Beaujeu, puis le lycée Louis-Armand à Villefranche, avant de suivre les cours à la faculté des lettres et des sciences humaines de Lyon.

La réussite scolaire et universitaire de leurs enfants avait ravi Georges et Marie. Eux qui n'avaient obtenu que leur certificat d'études primaires, ils avaient du mal à comprendre comment des fils et une fille de paysans avaient pu obtenir d'aussi bons résultats dans pratiquement toutes les matières. Ils avaient toujours été des gens modestes et, si quelqu'un leur avait dit qu'ils avaient joué un rôle important dans le succès de leurs enfants, ils ne l'auraient pas cru. Certes, ils avaient toujours été des parents attentifs, à l'écoute de leurs rejetons parfois râleurs; ils n'avaient jamais ménagé leur temps, lorsqu'il s'agissait de les aider à faire leurs devoirs et à apprendre leurs leçons; Marie surtout y avait mis beaucoup d'efforts. Mais c'était là un dévouement qu'ils comptaient pour rien.

Avant tout, ils ne souhaitaient pas faire de leurs descendants des paysans attachés à cette terre ingrate. Cela tombait bien parce que leurs enfants ne le voulaient pas non plus. Du temps qu'ils fréquentaient le lycée où ils poursuivaient leurs études secondaires, Mathieu d'abord et Antoine un peu plus tard avaient envisagé de devenir professeurs d'éducation physique. Grands et déjà forts tous les deux, ils étaient très sportifs et ils obtenaient d'excellents résultats en athlétisme, principa-

lement dans les courses de fond où l'un et l'autre se classaient avantageusement, décrochant souvent une première place dans les épreuves régionales les plus courues.

Pendant quelques années, Mathieu avait joué au rugby, tandis qu'Antoine avait pratiqué l'équitation dans un centre de la vallée où il avait obtenu le droit de monter des chevaux en échange de travail en tant que palefrenier et garçon d'écurie.

Juste avant de décrocher leur baccalauréat, les deux garçons avaient déjà abandonné leur projet initial; ils ne considéraient plus le sport que comme une activité ludique plutôt que comme une profession. Mathieu avait entrepris des études en histoire, un domaine qui était pour lui une véritable passion, ainsi que de géographie. Quant à Antoine, il avait choisi des matières qui avaient dérouté tout son entourage, soit la psychologie, d'abord, puis la sociologie.

Si le choix de l'aîné était apparu comme une évidence à Georges et à Marie, ceux du puîné relevaient pour eux du plus grand mystère. Antoine avait dû leur expliquer qu'il s'agissait de l'étude des comportements individuels et collectifs et, pour se faire bien comprendre, il s'était servi de leur propre exemple; pourquoi sa mère était-elle aussi dévouée à son mari et à sa famille? Pourquoi vivait-elle toujours dans le respect des traditions, allant jusqu'à refuser parfois de bénéficier des nombreux avantages qu'offraient les temps modernes? Pourquoi s'inquiétait-elle de tout, en particulier de ses enfants? Surtout, pourquoi, derrière son apparente passivité, décidait-elle de tout ou presque dans la maison? Si Marie avait trouvé très pertinents les premiers exemples, le dernier ne l'avait pas fait rire du tout. Le père avait eu droit à quelques illustrations, lui aussi; pourquoi était-il si calme et pondéré? Pourquoi ne disait-il

jamais un mot plus haut que l'autre? Pourquoi se trouvait-il bien lorsque, parfois, il se retirait dans sa cabane en solitaire?

Comme sa mère n'avait toujours pas retrouvé le sourire, Antoine lui avait alors fait comprendre qu'il connaissait déjà toutes les réponses concernant son papa.

Pour expliquer ce qu'était la sociologie, il avait pris l'exemple du hameau de Malval, son histoire, l'évolution de sa population, l'abandon progressif des gens qui rejoignaient d'autres groupes humains dans les villes où il y avait beaucoup de monde. Antoine avait choisi à dessein cette brève explication. Certes, elle ne représentait qu'une toute petite partie de ce qu'il allait découvrir, mais, pour ses parents, c'était ce qu'il y avait de plus explicite et de plus criant.

Delphine, elle, venait de commencer son année scolaire en classe terminale. Elle travaillait beaucoup comme ses frères avant elle et obtenait d'excellents résultats. Son ambition était de décrocher également le baccalauréat avec mention.

Georges et Marie étaient fiers de la réussite de leurs enfants et surtout heureux de voir se dessiner pour eux un avenir beaucoup plus souriant que le leur. Bien sûr, ils ne seraient jamais des fermiers ni des paysans. Cette époque-là était révolue. Georges était convaincu que leurs enfants trimeraient moins qu'ils ne l'avaient fait, Marie et lui. Ils verraient beaucoup plus de choses, rencontreraient nombre de gens différents, certains intéressants, d'autres peu fréquentables. C'était ainsi et c'était bien. Ils auraient plus d'argent et se vaudraient davantage de considération que leurs parents dans leur ferme égarée quelque part à l'orée des grands bois. Ils trouveraient plus d'intérêt dans leur vie quotidienne que s'ils étaient restés dans leur hameau perdu, comme cela aurait pu être le cas quelques années plus tôt.

Toutefois, même au prix de grands efforts pour paraître plus forte, Marie s'était mal remise du départ de son fils aîné pour Lyon, comme elle continuait de déplorer les fréquentes absences d'Antoine qui logeait dans une chambre d'étudiant de la banlieue lyonnaise. Elle avait fait en sorte que Delphine puisse rentrer tous les soirs plutôt que de pensionner en ville et de ne revenir à Malval que les fins de semaine. Bien sûr, à l'instar de son époux, elle se réjouissait que ses enfants soient promis à une vie plus facile que la leur, mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'être triste dès qu'elle les voyait s'éloigner d'elle.

Ce jour-là précisément, elle ne se sentait pas bien du tout de voir que son Antoine, qui venait d'obtenir brillamment son diplôme de sociologue, avait décidé de s'octroyer des vacances avant d'intégrer son travail à Lyon, où un poste très important lui était proposé. Lorsqu'elle avait eu vent de ce projet, elle avait haussé les épaules. Des foutaises! Une lubie qui ne tenait pas debout! Mais elle avait bien dû constater que son fils était sérieux. Si la foudre était tombée sur la maison, elle n'en aurait pas été davantage sonnée. Son gamin de vingt-cinq ans allait passer quelques semaines de l'autre côté de l'Atlantique, aux États-Unis, pour y conduire des camions et visiter ce grand pays.

Les États-Unis, cela représentait le bout du monde, pour elle. Elle avait tout tenté pour le dissuader d'entreprendre ce long voyage, mais ses efforts s'étaient avérés vains et, désespérée, elle pleurait chaque jour. Elle eût aimé pouvoir compter sur le soutien de son époux, mais il refusait de prendre position et s'abstenait du moindre commentaire.

Comme les tentatives de dissuasion n'aboutissaient pas, elle avait abandonné la lutte, tout en se permettant fréquemment des remarques alarmistes. Et, soucieuse

que son fils ne manquât de rien, elle avait dû se résoudre à préparer pour lui dans les moindres détails ce voyage qui lui faisait peur.

Jusqu'à l'heure du départ, elle avait ajouté diverses choses à son sac, au grand dam d'Antoine qui avait déjà empaqueté ce dont il avait besoin. Mais, comme elle était convaincue qu'il n'avait pas pensé à tout, elle tenait à l'aider un peu.

— Je t'ai mis une terrine de caille, mon grand. Ça ne sera pas de trop.

— Arrête, maman!

— Je me demande même si tu iras bien loin avec ça. Il faut être fou pour avoir des idées pareilles!

— Mais...

— Oh, je le sais bien. Depuis deux semaines, tu me répètes que tu ne pars pas longtemps, que tu seras bientôt de retour et que... et que... Il n'empêche que je me demande pourquoi tu as décidé de partir. Comme si tu n'étais pas bien ici, avec nous! Tu veux aller en Amérique, dans un pays où tu ne sais même pas ce qui se passe. Ils ont tous des armes, là-bas. Tu n'as qu'à demander à ton père si je dis des bêtises; à la télé, pas plus tard que la semaine dernière, nous avons vu un reportage à ce sujet. Tu veux te faire tirer dessus? C'est ça que tu veux en allant là-bas? Les images montraient des endroits, des quartiers, presque des villes entières où il y avait des gangsters. On voyait des voitures de police partout. Non, décidément, je ne vais pas vivre tant que je te saurai là-bas. Tu veux vraiment que j'en tombe malade?

Antoine sourit. Depuis qu'il avait pris sa décision, il avait tenté chaque jour d'expliquer à sa mère qu'il avait besoin de voir autre chose, de respirer un peu après des années d'études auxquelles il avait tout donné. Mais ses arguments s'étaient heurtés à un mur et, là encore, elle faisait un ultime effort pour le dissuader de partir.

Le pire, c'était qu'elle était sincère. Pour elle, les États-Unis étaient un des endroits les plus dangereux de la planète.

Une fois de plus, il fit de son mieux pour la rassurer et la convaincre de faire la part des choses. Le reportage qu'elle avait vu montrait des choses vraies, mais ce n'était qu'une toute petite partie de la vie quotidienne en Amérique, un choix fait par le journaliste. Ces images auraient pu être filmées dans certains quartiers de Lyon, de Marseille ou de Paris, et elles n'auraient pas été différentes. Il fit valoir qu'il ne partait que quelques semaines, trois mois tout au plus, qu'il n'allait en Amérique que pour faire du camionnage, que le temps passerait vite et qu'il reviendrait sain et sauf.

— Tu sais bien que, dès le 2 janvier, je dois occuper mon nouveau poste au Conseil régional. Je ne me ramènerai pas à la dernière minute pour filer aussitôt à Lyon sans passer quelques jours ici, sans fêter Noël et le jour de l'An avec vous, en particulier.

— Que Dieu t'entende, Antoine! Mais quand même...

Le jeune homme n'aimait pas voir sa mère triste.

— Ne te mets pas dans cet état-là, maman. J'ai seulement besoin d'aller voir là-bas. Je me suis toujours promis de faire un saut de l'autre côté de l'Atlantique avant de commencer mon vrai travail à Lyon. J'ai toujours eu envie de voir ces grands espaces. Tu connais ma passion pour les chevaux américains! C'est toi-même qui m'as encouragé, lorsque j'ai eu la chance d'en monter un au centre équestre. Tu te rappelles? Joël, le patron, qui avait toujours voulu en posséder un, venait de le recevoir. Un magnifique étalon à la robe palomino. Une véritable peinture. Quand il m'a autorisé à le seller pour faire quelques exercices dans le rond de longe, j'ai cru que c'était un miracle. Je ne dis pas que je vais en

Amérique pour monter à cheval, mais je veux connaître la patrie de ces chevaux-là. Je rêve de découvrir quelques mustangs dans les plaines de l'Ouest. Je me fais peut-être des illusions, mais je m'en voudrais trop de ne pas avoir essayé. Voilà pourquoi j'ai passé mon permis poids lourd. C'est aussi simple que ça. C'est mon rêve et je veux le réaliser pendant qu'il en est encore temps.

Marie ne réagit pas. Les chevaux, les grands espaces, le permis poids lourd, c'était trop compliqué pour elle. Entre deux sanglots, elle marmonnait sans vraiment chercher à comprendre. Il l'étreignit longuement et elle se fit lourde entre ses bras.

— Ne t'en fais surtout pas, maman, je t'aime. Je te donnerai de mes nouvelles dès que possible.

Et là, à la pique du jour, Antoine ne pouvait pas l'empêcher de remplir son sac à dos de victuailles qui, selon elle, représentaient son unique chance de rester en vie. Elle exagérait toujours. C'était déjà ainsi lorsqu'il était plus jeune et qu'il partait trois jours au camp du curé avec les autres gamins du bourg. À cette époque-là, il aurait pu nourrir toute la troupe avec ses pots de conserves et ses tranches de lard. Sous son sac de forçat surchargé de cochonnailles, il avait le dos cassé, pendant que ses copains sautaient à cloche-pied sur les sentiers de poussière.

Son père préférait en rire. Il n'avait pas été épargné par cette crainte du manque, lui non plus. Lorsqu'il partait relever les ruches dans la montagne, sa femme glissait toujours dans son sac une gamelle remplie à ras bord à côté de la chopine de rouge. Au cas où il aurait eu un petit creux, elle ajoutait deux ou trois fromages de chèvre et un quart de miche de pain de campagne.

Avant son départ pour Lyon où il était devenu professeur au lycée du Parc, le fils aîné, Mathieu, avait eu droit aux mêmes égards. Mais lui ne s'en était jamais

plaint; petit à petit, il avait transformé le placard de sa chambre d'étudiant en un garde-manger capable de lui faire passer une année complète à l'abri du besoin.

Il n'y avait que Delphine, la petite sœur, qui ne bénéficiait pas, ou si peu, des largesses maternelles. En effet, Marie avait une vision simpliste des choses de la vie. Contrairement aux hommes, les filles n'étaient pas astreintes aux travaux physiquement exigeants et elles devaient donc faire attention à ce qu'elles mangeaient, d'autant plus que la gourmandise était, chez elles, un penchant fréquent et redouté. À la campagne, elles s'occupaient de la maison qu'elles gardaient propre et coquette; c'était à elles qu'il incombait de préparer les repas et de voir à ce que personne ne manquât de rien; elles étaient aussi chargées du jardin potager et parfois du poulailler.

Gamine, Marie avait maintes fois constaté que sa grand-mère n'avait pas sa place à la table familiale lorsqu'ils recevaient des invités ou, plus souvent, quand les journaliers prenaient leur repas avec son grand-père. Chez ses parents, cette tradition d'un autre siècle avait disparu, son père ne supportant pas l'idée absurde selon laquelle le maître commandait tout, alors que la femme devait lui être ostensiblement subordonnée. Mais Marie avait gardé au fond d'elle-même cette tendance à toujours servir les siens tout en se tenant en retrait.

Il n'y avait plus la moindre place dans le sac de randonnée d'Antoine. S'il attendait dix minutes de plus, sa mère allait assurément y rajouter la sacoche de la pêche aux vairons et la faire déborder. Déjà, il aurait dû se trouver loin si l'oncle Joannès, qui lui avait promis de le conduire à la gare de Mâcon, était monté le prendre comme cela avait été convenu.

Il n'était pas souvent en retard, le tonton, et, quand il l'était, cela n'avait pas une si grande importance. Les paysans ne passaient pas leur temps à regarder leur

montre. Même que la plupart n'en avaient pas. C'était le soleil qui rythmait leurs jours, pas les aiguilles. Antoine en vint à se demander si cet étrange contretemps n'était pas un coup monté par sa mère et lui. Car il était madré, Joannès, tout le monde le savait.

Il n'allait pas réussir à attraper le train de huit heures quatorze, si l'oncle ne se montrait pas bientôt. Mais c'était sans conséquence, car, de toute façon, le jeune homme avait décidé de ne pas prendre ce moyen de transport. Le train, c'était juste pour ne pas inquiéter sa mère. Il ne pouvait pas lui dire, s'il ne voulait pas la voir se coucher en travers du chemin devant la voiture, qu'il s'était mis d'accord avec un conducteur de semi-remorque qui montait vers Paris. Ainsi, il allait rejoindre aisément l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle d'où son avion devait décoller.

Bien sûr, il aurait pu prendre le train, mais, outre le fait que cela lui aurait occasionné des frais alors qu'il cherchait à économiser le plus possible, il souhaitait en apprendre un peu plus sur la conduite d'un camion. S'il avait obtenu son permis de conduire, il était néanmoins conscient de manquer d'expérience. Il voyait dans le fait d'observer un vrai professionnel et d'écouter ses précieux conseils un moyen tout à fait pertinent de se mieux préparer à occuper lui-même le siège du pilote aux États-Unis, comme il se l'était promis.

— On dirait que ton oncle ne va pas venir, réalisa Marie en levant les yeux au ciel. Tu vas rater l'express.

Elle recula de deux pas pour mieux savourer la mimique de son fils. Mais, à son grand désappointement, Antoine ne broncha pas. Les yeux tournés vers le clocher, elle ajouta alors :

— C'est sans doute mieux comme ça. Peut-être même que c'est un signe de Dieu. Et s'il était écrit qu'il va dérailler, ce train-là? Va savoir!

Il aurait bien voulu en rire, mais il ne le put pas. Si elle tenait de tels propos, c'était que, dans sa tête, les choses ne s'arrangeaient pas. Certes, elle avait toujours été envahissante et un peu trop mère poule à son goût, mais là elle faisait intervenir le destin et évoquait des tragédies pour parvenir à ses fins.

— Je ne m'en fais pas, répondit-il d'un air apparemment détaché. Si j'arrive trop tard pour celui-ci, je prendrai le suivant. Je me suis déjà renseigné au cas où. Le prochain part à dix heures quarante, je crois.

Il avait pensé à tout et elle n'avait aucune chance de le retenir. Mais elle ne désarma pas pour autant.

— Si Joannès ne venait pas du tout?

— Je devrais en conclure que c'est un homme sans parole et ça me gênerait beaucoup.

— Mais s'il était malade?

— Je passerais le voir pour lui dire de ne pas s'en faire et je prendrais l'autocar.

Elle préféra se retourner en haussant les épaules. Il n'y avait décidément rien à faire. Elle aurait bien aimé que son époux soutînt sa cause, mais Georges avait préféré aller voir ailleurs. Il n'aimait pas les départs. Derrière son air bourru, il avait la larme facile et il ne voulait pas passer pour un pleurnichard aux yeux de son fils. En outre, comme sa voiture était en panne, il s'attendait à ce que Marie lui reproche cette défaillance mécanique qui l'empêchait de suppléer Joannès s'il ne se présentait pas.

Calmement, Georges relativisait les choses. Après tout, Antoine ne partait pas pour toujours. Il voulait découvrir cette Amérique dont il leur parlait souvent et qui le fascinait lui aussi. Après des années de dures études à la faculté, maintenant qu'il avait tous ses diplômes en poche, son fils ne l'avait pas volé, ce voyage dont il rêvait déjà quand il était gamin. Dans trois mois

tout au plus il serait de retour avec plein de souvenirs et il se sentirait bien. Il pourrait même leur raconter des choses étonnantes sur ce pays qu'il aurait aimé découvrir lui-même, au-delà du décor des westerns du cinéma de Beaujeu qu'il était allé voir lorsqu'il était jeune ou de ceux, plus récents, qu'il découvrait maintenant avec autant de plaisir sur l'écran de leur téléviseur.

Il s'était retranché dans sa miellerie où il passait le plus clair de son temps lorsqu'il ne se déplaçait pas à travers la montagne au gré des floraisons.

Antoine n'était pas surpris de l'attitude de son père. Georges agissait toujours ainsi lorsqu'il était tourmenté et il ne lui en voulait pas. Cet homme avait toujours été silencieux. Il ne parlait fort que lorsque les choses en valaient la peine. C'était un homme droit, prêt à tout pour aider ou défendre ses enfants, mais d'une discrétion à toute épreuve. Personne ne l'avait jamais entendu dire du mal de quelqu'un qui n'était pas là pour lui répondre, mais chacun savait qu'il était capable de régler ses affaires sans faire de cadeau lorsqu'il avait été berné par un malotru.

Au village, Georges était une référence; il était franc, serviable et gentil. Un peu trop, parfois. Les gamins l'aimaient beaucoup parce qu'il leur confectionnait des sucettes au miel. Certaines mères, qui ne refusaient pas elles-mêmes ces petites délices, le trouvaient très beau, ce qui lui valait parfois des œillades assassines de maris jaloux aigris par le manège de leur épouse. Mais cela n'allait jamais très loin, car Georges ne s'était jamais autorisé le moindre écart. En fait, au-delà de ses qualités indéniables, tous les gens du village lui vouaient une véritable admiration pour son fait le plus glorieux, qui consistait à avoir épousé Marie et surtout à avoir été capable de la supporter, depuis plus de trente-cinq ans qu'ils étaient unis.

Il était en train de se dire que Joannès avait fait une entourloupette à Antoine, lorsqu'il entendit le moteur de sa vieille guimbarde pétarader au bout du chemin. De la fenêtre de la miellerie, il le vit bientôt dans la cour, la casquette de travers, en train de faire de grands gestes. De loin, il se rendit compte que ses mains étaient noires et, lorsqu'il le vit faire un signe à Marie en direction de sa roue arrière droite, il comprit qu'il avait crevé en chemin.

Antoine n'attendit pas plus longtemps. Il chargea son sac dans le coffre en faisant comprendre à son oncle qu'il était pressé. Joannès lui montra ses mains sales et fila vers la cuisine pour les savonner.

— Ne tarde pas, lui conseilla son neveu lorsqu'il passa tout près de lui. On ne va pas à un concours de beauté.

Joannès hocha la tête sans rien répondre.

Voyant que le départ de son fils était imminent et qu'elle ne pouvait plus rien faire pour s'y opposer, Marie se jeta dans ses bras sans pouvoir prononcer la moindre parole.

Pendant quelques secondes, Antoine resta immobile. Doucement, il tenta de se détacher d'elle, mais elle ne voulait pas le lâcher. Ses mains étaient crispées dans son dos. Il parvint toutefois petit à petit à se dégager de son étreinte, sans brusquerie, en la laissant inerte, les bras ballants. Profondément ému et mal à l'aise devant l'image de sa mère désespérée, il recula vers la voiture sans détourner son regard.

Elle n'avait toujours pas redressé la tête lorsqu'il referma la portière. Quand Joannès lança le moteur, elle leva vers eux des yeux cachés en partie par un grand mouchoir blanc qu'elle tenait comme si c'était un masque vénitien.

— N'attends pas plus longtemps, jeta vivement Antoine à son oncle.

La voiture roula en direction du porche. Lorsqu'elle en fut tout près, Antoine tourna la tête vers sa mère qui n'avait pas bougé d'un centimètre, incapable de faire le moindre geste. Bientôt, il ne la vit plus. En revanche, sur sa droite, il aperçut son père qui, depuis sa minuscule fenêtre, lui adressait un signe de son bras levé en esquissant un sourire maladroit. À son tour, il leva la main dans sa direction et lui envoya un baiser.

Dans un silence pesant, son père suivit la voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la haie. Au milieu de la cour, Marie semblait pétrifiée; même le chien Titi, qu'Antoine avait amené un jour à la ferme pour lui éviter la fourrière, se tenait à distance, alors que, d'habitude, il ne la quittait jamais.

Georges s'approcha d'elle et s'efforça de la reconforter, mais rien n'y fit. Elle pleurait toujours, même de plus en plus fort. Il lui chuchota alors quelques mots qui, d'ordinaire, la faisaient sourire, une sorte de polissonnerie complice. Ces paroles elles-mêmes n'eurent pas l'effet escompté.

Il caressa la tête du chien qui semblait malheureux, lui aussi.

— Ne t'en fais pas, mon Titi, il sera bientôt là, Antoine.

Le griffon le regarda bizarrement en aplatissant ses oreilles. Devant ce comportement inhabituel, Georges se sentit mal à l'aise, surtout lorsqu'il entendit Marie, la voix entrecoupée de sanglots, s'adresser à elle-même, à lui, au chien ou au ciel.

— Quelque chose me dit que rien ne se passera comme il le pense!

Le cœur de Georges se mit à battre un peu plus vite. Il n'aimait pas entendre son épouse parler ainsi. Submergée par sa peine, elle noircissait le tableau, selon son habitude. Elle cherchait dans le ciel le moindre signe

inquiétant, elle écoutait le bruit du vent et observait le déplacement des nuages, elle interprétait l'attitude du chien aussi bien que n'importe quel phénomène inhabituel. Tout lui était prétexte à s'inquiéter et à pleurer à chaudes larmes.

Georges la prit par le cou et l'embrassa plusieurs fois sur la tempe. Il l'assura que tout allait bien se passer et qu'Antoine serait là bientôt.

Bras dessus, bras dessous, ils hâtèrent le pas vers la maison, car un orage montait rapidement dans le ciel. Quelques instants plus tard, le vent du sud se mit à souffler et les premières gouttes de pluie crépitèrent sur le toit de la terrasse.